

*Institut de l'Environnement
Centre de Formation Permanente pour les Arts Plastiques
14 - 20, rue Erasme - 75005 Paris.*

LE MONDE CODIFIÉ

Vilém Flusser

*Professeur de Communicologie à
l'Université de São Paulo au Brésil*

Conférence du 3 mai 1973

Prix : 2,50F Franco 4,50F

MINISTÈRE DES TRANSPORTS
SECRETARIAT GÉNÉRAL À L'AVIATION CIVILE
DIRECTION DE LA MÉTÉOROLOGIE NATIONALE

SERVICE MÉTÉOROLOGIQUE
MÉTROPOLITAIN

PARIS - 14^e ARRONDISSEMENT
14, 20, rue Erasme
75005 PARIS

Institut de l'Environnement
14, 20 rue Erasme
75005 PARIS

PARIS, le 21 FEV 1974

Paris - 513/10

PARIS, le 21 FEV 1974

OBJET : Précipitations à PARIS le 15/1/74.
R. E. F. : Lettre du 15 Janvier 1974, N° 4777.

Monsieur,

En réponse à votre demande précitée, j'ai l'honneur de vous faire connaître qu'au cours de la soirée du 1 mai et de la nuit du 1 au 4 mai 1973, la station météorologique de PARIS-MONTSOUSSEIL a observé un orage vers 20 h 30, et des chutes de pluie de 20 h 10 à 20 h 45, de 0 à 20 à 0 h 40, de 0 h 50 à 2 h 55, et 4 h 50 à 5 h 15.

A la suite de ces précipitations il a été recueilli une hauteur d'eau de 4,3 millimètres.

Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments distingués.

Par M. BROCHET
Directeur

P. BROCHET

Imprimé à l'Institut de l'Environnement
14 - 20, rue Erasme
N° Imprimerie 37
Dépôt légal 3e trimestre 1974

Je me présente : je m'appelle Vilém Flusser. J'enseigne la théorie de la communication à la Faculté de Communication et de Sciences Humaines de São Paulo au Brésil.

Je voudrais d'abord vous demander de pardonner mon mauvais français et d'essayer de «décodifier» les choses que je vais dire, de les traduire en français.

*J'essaierai tout d'abord de justifier le choix de mon thème, puis je proposerai la structure de cette conférence. Je me sens un peu gêné pour commencer, parce que j'avais préparé un très bel argument pour justifier ma conférence ; malheureusement, il est littéralement tombé à l'eau * ! Je voulais dire que dans le passé – j'entends toute l'histoire de l'humanité, de la préhistoire jusqu'à environ 1945 – quand un homme voulait se situer dans le monde, quand il voulait le comprendre pour se comprendre lui-même, il devait se demander quelle était l'essence de la nature qui l'entourait. L'homme était un être inclus dans la nature. Il était protégé contre cette nature par une cuirasse de culture qui était le résultat des évolutions des générations antérieures. Et l'engagement d'un homme authentique était un engagement contre la nature en faveur de la culture. Toutes nos traditions philosophiques, théologiques, esthétiques, morales, sont basées sur ce concept de la*

* Voir Bulletin météorologique.

situation de l'homme dans le monde. Pour employer des termes traditionnels, la nature n'est pas comme elle doit être, et la culture est comme la nature doit être. La culture est le résultat de l'effort humain vers la nature telle qu'elle doit être. Ceux d'entre vous qui connaissent la philosophie savent ce que je veux dire : la nature est le terrain de l'épistémologie, la culture est celui de la déontologie. La nature est ce qui est, la culture est le résultat de l'effort vers ce qui doit être. C'est pour cette raison que toute préoccupation fondamentale d'un homme, quand il essaie de se situer dans le monde, est de se poser des questions concernant la nature. Mais ce n'est plus vrai. Je ne sais pas si j'ai raison, mais j'ai l'impression que lorsque nous nous trouvons dans le monde, nous nous situons parmi les choses culturelles. Nous sommes entourés par la culture et il se dégage un horizon autour de la culture où l'on entrevoit, mais pas très nettement, quelque chose de naturel. Mais la nature ne nous intéresse pas à la base, parce qu'on ne peut pas la toucher, on ne peut la trouver nulle part et si nous sortons de la Terre nous ne la trouvons pas. On ne peut pas dire que la lune soit une chose naturelle. La lune est une espèce de station intermédiaire pour les astronautes entre la Terre et Mars ; en conséquence elle est aussi un produit culturel. La culture n'est plus ce qu'elle était théoriquement auparavant : une sphère qui nous protège de la nature. Au contraire, la culture est le monde qui nous conditionne et qui nous pose donc des problèmes, dans le sens large du terme — *probléma, objectum (ob-iectum)* —. Je voulais dire que nous devons (et nous sommes en train de le faire) reformuler tous les problèmes de base quant à la situation de l'homme dans le monde. Il ne faut plus poser les questions dans le sens des sciences de la nature ; il faut maintenant poser les questions qui font traditionnellement partie des sciences de la culture. Ceci signifie que le dynamisme

du progrès dans la recherche scientifique est exactement opposé à celui de l'histoire. Dans l'histoire, la science a commencé par l'astronomie et par la mécanique, autrement dit par les choses les plus naturelles et les plus éloignées de l'homme, et elle a avancé lentement vers la psychologie, la sociologie et la théorie de la communication. Mais à présent, il faut renverser le progrès de la science ; si nous voulons vraiment nous trouver dans le monde, il faut commencer par la théorie de la communication, par la théorie de l'information, par la sociologie, par des disciplines qui ont pour but d'éclairer la culture qui nous entoure immédiatement avec l'espoir que peut-être dans un futur lointain, nous élaborerons une astronomie et une physique.

Ce que je viens de dire n'est pas tout à fait vrai, parce que la pluie est un phénomène naturel et que nous sommes encore jusqu'à un certain point déterminés par la nature. Ceci me rappelle que j'ai peut-être tendance à exagérer.

J'ai choisi de parler des codes, du monde codifié, parce que ce qui caractérise la culture, c'est le fait qu'elle est composée de phénomènes qui ne sont pas seulement des phénomènes mais qui ont aussi une autre dimension : ils représentent quelque chose. Le monde de la nature ne représente absolument rien. Il n'a aucune signification dans le monde naturel. Ça n'a aucun sens de se demander pourquoi et à quelle fin la lune existe. La lune est seulement « là », c'est un phénomène tout court. Cela n'est pas toujours clair.

Dans notre tradition, la nature est considérée comme un livre. Qu'est-ce qu'un livre ? C'est un texte de symboles codifiés et il faut lire ce livre recodifié et décodifié pour savoir ce que la nature signifie. L'idée que la nature a une signification est très ancienne, elle vient directe-

ment des arabes. Vous savez que la théologie de l'Islam dit que Dieu a écrit deux livres : la Nature et le Coran. La Nature est écrite et on doit la lire. Mais comme c'était trop difficile, dans son immense bonté, Dieu a donné un deuxième livre, qui est un dictionnaire : c'est le Coran. Si vous utilisez le Coran correctement vous pouvez lire la Nature. Vous voyez qu'à la base de l'Islam il y a une théorie de la communication extrêmement radicale. Cette idée venue de la tradition grecque nous a été transmise par les arabes. Elle a été reprise par la Renaissance, par Léonardo qui a accepté l'idée que la nature était un livre et qu'elle devait être déchiffrée, avec la seule différence qu'il ne voyait pas derrière elle la volonté de Dieu, mais la mathématique. C'est ce que nous appellerions aujourd'hui la «*Mathesis Universalis*» de la nature. Et si vous lisez avec attention Galilée, vous trouverez encore cette idée que derrière les choses, il y a la mathématique. Le monde représente donc une série de structures mathématiques. Il a fallu attendre Kafka avant que ne soit accepté le fait que le monde de la nature ne signifie absolument rien et que tout le sens que nous lisons dans le monde nous l'avons mis là nous-mêmes.

Vous connaissez sans doute l'histoire du scientifique qui navigue sur les mers et dont le bateau s'échoue ; il est jeté sur une plage abandonnée où il n'y a absolument rien. Un jour il découvre des traces sur le sable et pour s'amuser il se met à reconstruire l'animal qui a laissé ces traces. Après 20 années de travail intense il a reconstruit cet animal qui n'est autre que lui-même. C'est lui qui a laissé ses propres traces dans le sable. C'est l'histoire de la science, la science découvre dans la nature les lois que l'humanité y a mises.

Mais ce n'est pas vrai pour la culture qui signifie vraiment quelque chose. Pourquoi ? Parce que la culture est le résultat d'un effort humain pour donner une signification

au monde. Les choses qui nous entourent et qui sont culturelles portent un message. Elles ont une dimension sémantique. Toutes. Ce micro dit : «*parle devant moi*». La pipe dit : «*fume-moi*». Le cendrier dit : «*pose ta pipe sur moi*». Tout ce que vous regardez, ce sont des phénomènes qui représentent d'autres phénomènes. Je crois que pour se trouver dans le monde il faut commencer à étudier les codes, les systèmes de symboles qui nous entourent. Pour comprendre qui nous sommes, où nous sommes, d'où nous venons et où nous allons, il faut d'abord savoir quels types de codes, de contextes, de symboles, nous entourent. C'est pourquoi j'ai choisi ce thème.

Comme je suis théoriquement professeur d'université, je vais commencer un peu académiquement. Je vais d'abord définir quelques termes que je vais utiliser pendant mon exposé, parce que je vais vous proposer des hypothèses de travail. Je n'insisterai pas sur ces définitions. Je vous les donne seulement parce que ma terminologie n'est pas française. Elle est beaucoup plus américaine.

Je vais définir «*symbole*». Je crois que chez vous on dit signe, mais je vais dire symbole. Et je dirai qu'un symbole est un phénomène qui représente un autre phénomène présent ou absent et celui-ci, représenté par le symbole, est la «*signification*» du symbole. Par exemple, je dis «*cochon*» : «*cochon*» est un phénomène. Ce sont des vibrations d'air qui sortent de ma bouche et qui peut-être arrivent jusqu'à vos oreilles. Mais ce n'est pas seulement un phénomène parce que ce n'est pas naturel si je dis «*cochon*». «*Cochon*» est un produit de la culture et il représente quelque chose, présent ou absent – absent j'espère – mais il représente quelque chose. Donc, ce mot «*cochon*» représente la «*signification*» du «*symbole*» cochon et je dirai que seuls les symboles ont des

significations. Rien n'est significatif sans un symbole et chaque symbole, pour être un symbole, doit avoir une signification.

Le deuxième effort de définition que je vais faire est le suivant : je vais dire que les symboles nous arrivent non pas isolés mais en système et j'appellerai les systèmes de symboles des codes. Par exemple, le symbole « cochon » fait partie d'un code qui s'appelle la langue française. Un code a deux caractéristiques : il est composé d'un certain nombre de symboles. Je vais appeler le nombre de symboles qui composent un code donné, le répertoire du code. Par exemple, la langue française est composée d'un certain nombre de mots. On peut calculer ce nombre en comptant les mots contenus dans un dictionnaire et appeler cela le répertoire du code. Le répertoire de la langue française peut être acheté dans une librairie sous forme de dictionnaire. J'ajouterai que le répertoire d'un code n'est pas aléatoire, mais les symboles qui le composent obéissent à certaines règles et j'appellerai la somme des règles d'un code la structure du code. La langue française est un code structuré par la grammaire. Vous pouvez aussi l'acheter dans une librairie, vous pouvez avoir chez vous le répertoire et la structure de la langue française, pour 5 francs. Donc, ce sont des choses qui peuvent être quantifiées. Je peux calculer combien de mots et de règles il y a dans la langue française ; il n'y en a pas un grand nombre. Si je le sais, je peux aussi calculer quelles sont les combinaisons que le code me permet de faire. Dans le cas de la langue française, je peux calculer combien de phrases je peux faire en français. C'est un calcul très complexe comme vous le savez et j'appellerai ce nombre la compétence du code. La compétence de la langue française représente un grand nombre de significations. J'appellerai cela l'univers du code. L'univers du français c'est la somme de toutes les significations

de tous les symboles du répertoire de la langue française sur sa structure. L'univers de la langue française est très grand, mais il n'est pas infini. On ne peut pas tout dire en français, on ne peut pas tout penser en français et ce que je dis du français vaut pour tout autre code. Je voudrais encore ajouter un fait parce que vous êtes peut-être choqués par ce que j'ai dit. L'univers du français n'est pas un univers fermé, ce n'est pas un « close game », parce que le français permet de créer de nouveaux symboles. Par exemple ; je vous propose d'appeler aujourd'hui un petit cochon « Brrr ». Si vous l'acceptez, « Brrr » devient un symbole de la langue française et j'ai élargi le répertoire de la langue française ainsi que sa compétence et son univers. Il est vrai qu'à un moment donné, aujourd'hui par exemple, l'univers de la langue française est déterminé par la compétence. Mais nous pouvons augmenter cette compétence et je crois que c'est une des dignités de l'existence humaine. C'est ce qu'on appelle un poète. Un poète, c'est quelqu'un qui augmente la compétence d'un code déterminé, par exemple : la langue française, la peinture ou la physique nucléaire. Donc le mot poète peut avoir un sens beaucoup plus large que celui habituellement employé, mais c'est ce sens que les grecs donnaient au mot poète. « Poète » ça veut dire en grec celui qui fait, c'est-à-dire celui qui met quelque chose dans le code pour que l'univers augmente. Tous les codes ne sont pas comme cela, il y a des codes fermés qu'on ne peut pas augmenter. Nous reparlerons de ceux-ci plus tard. A présent, il faut analyser les codes, non pas parce que c'est un divertissement intellectuel, mais parce que cela signifie se trouver dans le monde, être homme, si vous n'avez pas oublié cette base existentielle. Je vais maintenant vous poser quelques questions. La première est comment fait-on les codes ? Vous savez qu'il y a une très belle phrase dans notre tradition qui dit

que l'homme ne comprend que ce qu'il sait faire. Si je comprends comment sont faits les codes, je peux les manipuler, les changer : être poète. Toute l'inspiration poétique se réduit peut-être à cela : si je sais comment les codes sont faits, je peux les manipuler. Alors comment fait-on les codes ? Si vous avez saisi la définition, la réponse va paraître extrêmement simple. On s'assoit autour d'une table et on dit : « nous allons prendre quelques phénomènes, nous allons donner à ces phénomènes, d'un commun accord, certaines significations. Nous allons trouver les règles suivant lesquelles on peut combiner ces symboles et nous aurons un code ». Je crois que Rousseau pensait de cette façon et en effet, c'est ce que l'on appelle la raison d'état, la raison commune. C'est la base de la révolution française et aussi celle de votre parlement. On s'assoit autour d'une table et on fait des codes — Napoléon par exemple —. Et ça marche quelquefois. Prenez le code morse, il a été fait comme ça. Quand je fais «...», ça veut dire S, quand je fais «---» ça veut dire O. J'établis certaines règles et j'ai le code morse. Donc je sais comment on fait les codes, on les fait conventionnellement. Je crois que votre parlement s'appelle convention, mais quand j'avance dans la ligne des codes, je constate qu'une telle théorie est difficile à soutenir. Par exemple comment a-t-on fait la langue française ? Il est assez difficile de dire qu'elle a été faite par convention. Je ne connais pas du tout la culture française, mais je crois que la langue française est née à Strasbourg avec la chanson d'Eulalie. Je ne pense pas que cela ait commencé de la façon suivante. Quelqu'un à Strasbourg aurait dit : « Oh ! écoutez, nous en avons marre du latin, ça ne va pas, nous allons faire une convention, nous allons trouver de nouveaux mots, de nouvelles règles. Au lieu de dire «Quid est,» on va

dire «Qu'est-ce que c'est». Il est difficile de soutenir que les règles ont été faites comme ça, par convention. Mais si vous prenez par exemple l'alphabet latin, c'est quelque chose de semblable au code morse. Tout de même il est difficile d'imaginer qu'au cours d'une réunion, admettons, chez Charlemagne, on ait dit : «Maintenant, on va faire une convention quant à l'alphabet». Si j'avance dans les codes qui nous entourent, j'éprouve de plus en plus de difficulté à défendre ma théorie conventionnelle. Par exemple, les rêves sont des codes, les choses dont je rêve sont des symboles. Si je les décodifie, je peux découvrir dans ces symboles une structure des rêves. C'est ce que font les divers psychologues. Puis-je dire que des personnes se sont réunies et ont dit : «Bien, maintenant, nous allons rêver suivant le code suivant». Ou bien imaginez les maladies dites psychosomatiques. Partons d'une chose typiquement codifiée, culturelle : si j'ai mal à l'estomac, ça veut dire que je ne sais pas comment je vais payer mes dettes à la fin du mois. Mais est-ce qu'il existe quelque part une convention qui dit qu'un ulcère est le symbole de la difficulté à payer ses dettes ? J'insiste sur ce point parce que dans la théorie de la communication on est conventionnaliste. On dit que les codes sont les résultats de conventions mais je ne crois pas que ce soit une très bonne théorie, à moins qu'on accepte l'idée qu'on puisse faire une convention inconsciente. Mais quel type de convention est-ce ? Je ne veux pas en discuter. Peut-être nos rêves sont-ils le résultat d'une convention inconsciente de la culture occidentale ? Peut-être les esquimaux ont-ils des rêves tout à fait différents des nôtres, parce qu'ils ont des conventions inconscientes tout à fait différentes des nôtres. Qu'est-ce qu'un rêve ? Est-ce un code qui fait communiquer l'incons-

cient et le conscient ? Là je ne connais pas la réponse, je vous pose la question.

Je vais maintenant aborder un autre point. Les néopositivistes et les autres «grand-pères» de la théorie de la communication disent que les structures des codes sont conventionnelles. Comme les codes ont aussi une structure, les règles du code morse sont une convention linéaire. L'appareil fait des trous sur un papier, il obéit à une convention, c'est la structure de ce code. Mais cela pose de très grands problèmes philosophiques. Imaginez une phrase dans le code de la chimie : « $\text{Na} + \text{Cl} = \text{NaCl}$ ». C'est une série de symboles qui est conforme à une certaine structure. On essaie alors d'établir une liste de conventions dans laquelle je dis : « Na » veut dire un ensemble de sodium, « Cl » un ensemble de chlore, « $=$ » veut dire égal et « $+$ » veut dire plus. Et je soumetts aussi les règles à une convention. Est-ce que c'est «vrai» ? La signification de cette phrase n'est-elle pas structurée comme la phrase ? Est-ce que la molécule du sel de cuisine, l'atome de sodium, l'atome de chlore ont la même relation que dans la formule ? Prenons une phrase. Je dis par exemple : «Jean aime Marie». On peut dire que la règle est typiquement une règle conventionnelle. C'est une convention de dire que pour faire une phrase de ce type il faut avoir un sujet, un objet, un verbe et une fonction entre le sujet et l'objet. Mais cette relation, qui est la signification de la phrase, n'a-t-elle pas la même structure que la phrase ? C'est une question logique pour la raison suivante : qu'est-ce qu'une «vraie» phrase ? Quand puis-je dire que la phrase : «Jean aime Marie» est une vraie phrase ? Il y a une réponse classique : la phrase est vraie si, et seulement si, sa structure reflète la structure de sa signification. C'est le seul critère de vérité. Je n'en vois pas d'autre, parce que si je dis : «Jean aime Marie», c'est vrai, mais ça ne prouve rien. Alors le seul critère de vérité, c'est de dire :

la phrase «Jean aime Marie» est vraie, parce que dans une telle situation les choses ont la même relation que les symboles dans la phrase. Il faut dire que la structure est imposée au code par la situation et nous voilà bons catholiques. Mais c'est Saint-Thomas qui parle par notre bouche. Cependant ce n'est pas fini parce que vous savez très bien qu'il n'y a pas qu'une seule façon de décrire le sel de cuisine. Je vais faire une formule structurale du sel de cuisine. Une formule structurale obéit à la structure d'un code tout à fait différent de celui que j'ai désigné ici, tout en signifiant quand même la même chose. Par exemple, au lieu de dire «Jean aime Marie», je peux dire une phrase en chinois qui aura la même signification. Mais en chinois il n'y a pas de verbe. Cela pose un curieux problème. Il y a des codes qui ont des structures totalement différentes les uns des autres et qui signifient la même chose. Donc la structure est conventionnelle, d'une certaine façon et non pas imposée. Je pose le problème sans pouvoir le résoudre. On commence à se préoccuper des codes, je le sais bien, cela pose des problèmes.

Il y a encore un autre problème : qu'est-ce que je fais quand je traduis de la chimie linéaire en chimie structurale, ou quand je traduis du français en chinois, ou quand je traduis un rêve en un livre de Jung ? Je n'en sais rien, en tous cas je change de code, je change de structure. Où est cette fameuse réalité qui se reflète dans les structures ? Cela a-t-il encore un sens de dire que cette sentence est «vraie» ou non ? Je n'ai pas de critère de vérité, tout au moins, en ce qui me concerne, je n'en ai pas.

Il y a un troisième problème : Je me permets de rester dans le domaine des problèmes génétiques de l'origine du code, parce que cela montre bien comment nous nous sommes perdus dans le monde, comment, en reformulant tous les problèmes, nous ne trouvons plus aucune

réponse. Il y a quarante ans les réponses étaient toutes prêtes, on savait presque tout. Aujourd'hui je dirai qu'on ne sait presque plus rien, rien du tout peut-être. Ce troisième problème est le suivant : si le code est soumis à une convention, comment le communique-t-on ? Évidemment il y a toujours un « métacode ». Par exemple, Morse a inventé le code morse et il l'a communiqué en anglais, donc l'anglais est le métacode du morse. Et comment apprend-on l'anglais quand on est français ? Comment apprend-on l'anglais quand on est né en Amérique ? C'est une autre question. Mais comment apprend-on l'anglais quand on est français ? Facilement, le français est le métacode de l'anglais. Il y a une chose ennuyeuse, évidemment : quand on est en Amérique et que l'on veut apprendre le français, l'anglais est le métacode du français. La hiérarchie des codes n'est pas une chose très facile. Cela ne fait aucun doute qu'il existe des hiérarchies, mais elles ne sont pas très bonnes, pas très « sacrées », parce qu'on peut toujours les inverser. Vous pouvez même imaginer que le morse devient un métacode de l'anglais : vous pouvez apprendre l'anglais par le code morse. Vous allez dire qu'on apprend un code par un autre code. Peut-on apprendre un code sans métacode ? Par exemple, quelques-uns d'entre vous vont peut-être à l'école Berlitz. Cette école veut enseigner l'anglais avec l'anglais, mais c'est une erreur, parce qu'ils disent « this is a table », en frappant la table avec le poing et que c'est un symbole qui appartient au code des gestes. Ça veut dire que le code des gestes est le métacode de l'anglais dans ce cas. Ce que je viens de dire est extrêmement embêtant, savez-vous pourquoi ? C'est le cas pour le français. Quand le petit garçon apprend le français, c'est exactement ce qui se passe, sa maman lui montre : « Ça, c'est une table ». En lui montrant, elle utilise le code des gestes comme métacode du français. Alors comment l'enfant apprend-il le code des gestes ?

Nous voilà devant la réduction à l'infini ; et je tombe sur ce qu'Umberto Eco appelle la structure absente, je tombe sur Dieu, si vous voulez. C'est un Dieu très curieux, parce que c'est un trou... Je vous ai lancé le problème, je n'en sais rien. Je vais abandonner ce point. Je sais que nous sommes entourés par les codes, je ne sais pas comment ils sont faits, je ne sais pas d'où ils viennent, s'ils sont conscients, s'ils sont inconscients, ou comment on les apprend. Il y a des codes qu'il faut apprendre, mais après les avoir appris on peut les utiliser avec une grande sensibilité, comme le français. Il y a des codes qu'on sait par cœur, il ne faut pas les apprendre, comme les codes du rêve, mais pour les décoder il faut aller à l'université et apprendre la psychanalyse. Je ne sais pas pourquoi personne ne va à l'université pour apprendre à décoder le français. Je laisse tomber le problème.

Peut-être allons-nous aborder un problème qui nous offrira plus de promesses, c'est de savoir comment les codes fonctionnent. Je ne sais pas comment ils sont faits, mais peut-être puis-je découvrir comment ils fonctionnent. Je peux « chosifier » un code, je peux faire de moi un objet, et je peux me demander ce qu'est un code. Cela entraîne deux questions. La première : comment les symboles d'un code sont-ils reliés à ses significations ? La seconde : comment les symboles sont-ils reliés entre eux à l'intérieur du code ? Ce sont deux questions tout à fait différentes. La première question analyse la relation entre le code et son univers, la seconde analyse le code lui-même. Je vais aborder la première question. Je vais dire qu'à l'extrême, le code peut mettre en relation ses symboles et ses significations de deux manières. D'une part, chaque symbole a sa signification et chaque signification dans l'univers du code est représentée par un symbole dans le code. Ce qui veut dire, pour ceux qui connaissent un peu la mathématique, qu'il y a une

relation dite biunivoque entre le code et l'univers. On l'appelle code dénotatif. Chaque élément dans ce code dénote une signification et chaque signification dans l'univers est dénotée par un symbole du code. C'est un cas extrême et c'est l'idéal de Descartes, la clarté et la distinction (*clara et distincta perceptio*).

D'autre part, il y a l'autre extrême qui est le suivant : chaque symbole du code a un éventail de significations et chaque signification dans l'univers est représentée par divers symboles dans le code. Il y a une relation équivoque entre l'univers et le code. Je vais vous en donner des exemples. En physique, le symbole masse «*m*» dénote quelque chose dans l'univers de la physique, et cette chose est symbolisée, dans le langage de la physique, par le symbole «*m*». En français, «*masse*» est une portion de choses dans l'univers du monde, par exemple : une masse d'étudiants. Ça veut dire que le mot *masse* représente quelque chose de très vague. Ce qui correspond au mot *masse* dans l'univers français peut être représenté en français par d'autres mots : «*foule*» par exemple. Quand cela arrive, on parle d'un code connotatif. Le fait qu'un code puisse être dénotatif ou connotatif est un cas extrême. Comment fonctionne un code dénotatif ? Chaque message de ce code est clair et distinct, sans possibilité d'interprétation. Ou bien on comprend le message, on sait utiliser le code, ou on ne le comprend pas. Si j'écris dans un code dénotatif un message, il n'y a pas deux opinions, parce que chaque symbole a une signification déterminée. On ne peut pas critiquer ce code. Dans un code connotatif, j'ai un territoire de liberté à l'intérieur duquel je peux interpréter le message. Je peux, dans l'éventail des significations, choisir la mienne. Ce sera elle l'interprétation du message. Ce que je viens de dire est extrêmement important, parce que nous sommes entourés par les deux types de codes. Par exemple, la science tend

vers la dénotation, les messages qu'on nous donne en science sont des messages autoritaires, parce que nous ne pouvons pas les réinterpréter. Mais les messages, disons, de l'art ou de la télévision (de l'art certainement, et de la télévision apparemment) sont extrêmement connotatifs.

Si vous analysez, vous voyez qu'il y a un «*truc*». Apparemment, c'est connotatif et en réalité ça veut dire «*Bois du coca-cola*», ou «*Vote Social democracy*». Vous voyez le «*truc*» : vous pouvez faire un code apparemment connotatif, qui donne apparemment la liberté, mais qui en réalité est dénotatif. Il y a aussi l'exemple contraire : vous pouvez avoir une apparente dénotation qui est en vérité une connotation. Par exemple, dans la mauvaise philosophie vous avez des énonciations claires et apparemment purement dénotatives, mais en réalité vous vous apercevez que les choses ne sont jamais bien définies, parce qu'il y a deux types de messages. Si je veux donner des messages dénotatifs, je fais un code dénotatif ; si je veux donner un message connotatif, je vais choisir un code connotatif ; si je veux parler de la chimie, je vais faire un code dénotatif ; si je veux parler de l'amour je vais faire un code connotatif. Ce n'est pas ce que je veux dire, mais comme je vous l'ai montré, c'est difficile à défendre parce que je ne peux pas maintenir que cela soit conventionnel. Il est évident qu'il y a des avantages pour le code dénotatif et des avantages pour le code connotatif. Les messages des codes dénotatifs sont clairs. On ne peut pas se tromper. Mais l'univers des codes dénotatifs est extrêmement vide, parce qu'il est arithmétique. La relation dite biunivoque est une relation arithmétique typique. C'est là la difficulté de Descartes. Vous vous rappelez que Descartes dit qu'on ne peut mettre en adéquation l'arithmétique et la géométrie qu'avec le concours de Dieu, donc il dégrade Dieu à une hypothèse de la géométrie analytique. C'est là

tout le problème : vous avez un univers vide dans le cas de la dénotation. La science en termes de communication dénotative nous parle d'un univers vide et nous le voyons si nous faisons une analyse des codes, parce que les codes des sciences sont vides.

D'autre part, si vous faites un code extrêmement connotatif, vous avez un univers extrêmement riche, parce que tous les éléments collent. Vous pouvez coller une signification à une autre pour arriver au même symbole. Vous aurez un très bel univers, mais un univers tout à fait confus parce que vous pouvez l'interpréter comme vous voulez. Je crois que c'est une des limites de la condition humaine. Si vous voulez la clarté vous avez le néant, et si vous voulez la plénitude de la vie, vous n'avez que des bêtises. Mais comment puis-je dire qu'un code est dénotatif ou connotatif ? Si je me réfère à Saint Thomas ou même à Marx, je trouve qu'ils disent que les codes nous sont imposés par la réalité. La réalité de la physique nous impose un code dénotatif, la réalité de l'amour nous impose un code connotatif. Ceci est faux, parce que je peux traduire. Je peux traduire d'un code connotatif à un code dénotatif. Par exemple, je peux faire une critique de ce qu'un artiste fait. Qu'est-ce que la critique ? C'est la traduction d'un code de l'artiste dans un des miens, quand je suis son critique. Et je peux aussi traduire de la physique en technologie et la technologie est certainement un code beaucoup plus connotatif que la physique. Et c'est parce que je peux traduire, que je peux dire que quelques codes sont dénotatifs et d'autres connotatifs ; je peux comparer. Si je ne peux pas traduire, je ne peux pas comparer. Le fait que je puisse traduire est un fait épatant. Imaginez ce que cela veut dire. Je ne peux pas tout traduire : il est très facile de traduire un traité de chimie, de l'anglais en français, mais traduire un poème de Li Tai Po en français est presque impossible, traduire Mozart en architecture est un grand problème. Donc, la traduction n'est pas toujours possible. Peut-être lorsque

la science des codes aura fait des progrès plus grands, on pourra faire des familles de codes. Peut-être trouvera-t-on des codes qui peuvent être traduits et d'autres qui ne le peuvent pas. Si on fait un tel catalogue, on comprendra beaucoup de choses sur la situation humaine. Pour le moment ça n'existe pas. Je sais seulement que la théorie de la traduction est une provocation que je vous lance au visage. C'est une théorie pour les temps nouveaux. C'est un champ d'engagement très grand, parce qu'il ne s'agit pas seulement de traduire de l'anglais en français, il s'agit, par exemple, de traduire Marx en Freud, ou Freud en catholicisme, ou le catholicisme en néopositivisme. C'est là le vrai jeu. Vous voyez où nous allons si nous commençons à penser en termes de codes. Nous allons vraiment vers une autre culture, nous la voyons de dehors et nous pouvons la manipuler. La théorie de la traduction est une vraie dépolitisation. Je voudrais vous dire encore une chose à ce sujet. Que veut dire « connotation » ? Connotation veut dire qu'un message a différentes significations. Quelques-unes sont plus claires que les autres. Si je trouve ce qu'il y a derrière cette connotation, si je me rends compte de la structure, je désidéologise ce message. Si je prends par exemple un journal, Le Figaro ou Combat, et que je commence à analyser le texte de ce journal du point de vue de sa connotation, je vais avoir de grandes surprises. Je crois que c'est une arme très virulente pour la désidéologisation.

Je voudrais que maintenant vous commenciez à m'interrompre. Je vais tenter de démontrer comment les symboles sont reliés entre eux. Comme je l'ai déjà dit, c'est un problème tout à fait différent. En posant cette question, je dois me demander deux choses : qu'est-ce qu'un symbole, physiquement, et y-a-t-il une hiérarchie des symboles, y-a-t-il des symboles plus ou moins importants ?

D'abord, qu'est-ce qu'un symbole physiquement ? Je vais avoir la désagréable surprise de constater que n'importe quel phénomène peut être utilisé comme symbole. Tout peut être utilisé comme symbole : des choses matérielles, des dessins, des sons, des mots, même des aspects de choses matérielles, des couleurs, des formes. Tout peut être utilisé comme symbole. Si je me demande comment faire un catalogue des codes, si je peux utiliser n'importe quoi pour codifier, je dois avoir autour de moi une infinité de codes. Comme c'est toujours le cas, la réalité n'est pas comme cela. En réalité l'humanité a utilisé peu de codes, elle a utilisé seulement un nombre assez limité de phénomènes pour les codifier en symboles. Je vais vous dire quels sont les codes les plus importants aujourd'hui : les lignes et les points qui ont pour résultat les alphabets, les sons produits par la bouche et les gestes du corps. Je vais donner comme exemple trois codes principaux : l'alphabet latin, qui est un code visuel de lignes et de points ; la langue parlée comme le français ; une combinaison audio-visuelle : la télévision. Ceci explique un fait terrible : pourquoi les théoriciens de la communication s'en contentent-ils ? C'est un grand défaut de la théorie de la communication et il faut le supprimer. Parce que cela cache une série d'autres codes qui ne sont pas aussi évidents. Tout est code, tout ce qui nous entoure est un code. J'essaie d'analyser les choses qui m'entourent dans le quotidien. J'essaie de décoder, par exemple, la baignoire ou le lit, les lunettes ou le stylo. J'essaie de trouver tous les codes cachés physiquement derrière ces choses, parce qu'évidemment, on communique par ça, on communique par la brosse à dents, donc il faut trouver quel code il y a derrière la brosse à dents.

J'aborderai le deuxième problème en me demandant s'il y a un ordre hiérarchique parmi les symboles. C'est une drôle de question qui se pose parce que nous avons

un modèle de communication qui est la langue, la langue française. C'est un code traditionnel mais je ne vois pas encore de contestation de cette tradition. Il est vrai évidemment qu'en Amérique on conteste la langue, on préfère faire l'amour ou danser. On dit que c'est une communication plus significative, mais on parle encore anglais. C'est pour cette raison qu'on prend toujours les langues parlées comme modèles. Si vous prenez une langue comme modèle, vous constatez qu'il y a une hiérarchie de symboles. Vous pouvez distinguer dans la langue française au moins trois types de symboles : des symboles qui signifient un phénomène et qu'on appelle des substantifs ou des noms en général, des symboles qui signifient des relations entre phénomènes et qu'on appelle des verbes ; des symboles qui signifient des règles du jeu de la langue française et qu'on appelle des mots logiques. Par exemple : «tu es plus grand que moi» ; «tu» est un nom, «es» est un verbe, «plus» est un mot logique. Maintenant il faut se demander s'il y a des relations de ce genre pour tous les codes ? C'est une nouvelle attitude de la critique esthétique et morale. En effet, c'est la première fois qu'on peut faire une critique véritable. On ne dit plus : j'aime ça, je n'aime pas ça, Beethoven a écrit la Neuvième Symphonie parce qu'il était devenu sourd ou parce qu'il voulait dormir avec sa maman, parce que maintenant nous pouvons analyser la Neuvième Symphonie en prenant la langue comme modèle et en essayant de voir si dans la Neuvième Symphonie il y a une hiérarchie de symboles qui correspond à peu près à la hiérarchie de la langue française. Peut-être de cette façon pourra-t-on découvrir le message de Beethoven et le traduire en français. Je ne peux pas le traduire en français si je ne trouve pas un parallélisme entre la hiérarchie des symboles «beethovéniens» et celle des symboles français. Je ne sais pas si on arrivera à obtenir de bons résultats. Par exemple

pour la critique cinématographique, tout fonctionne très bien, parce que le langage du cinéma est pareil au langage français. Si je prends la langue comme modèle d'analyse critique, pas seulement critique, mais aussi morale, esthétique et éthique, je vais remarquer que la langue française et les langues du même type ne peuvent émettre que trois types de message. C'est drôle, mais on ne s'en rend pas compte, les langues occidentales sont très pauvres dans la compétence des messages. Les trois types de messages sont les suivants : ils peuvent indiquer (indicatifs), ils peuvent commander (impératifs) et ils peuvent exclamer (exclamatifs). On peut dire : « La rose est rose », « mange cette rose », et « quelle belle rose » ! Apparemment on peut dire autre chose : on peut par exemple demander « qu'est-ce qu'une rose ? » Mais il y a un « truc » qui s'appelle le calcul propositionnel et ce « truc » peut réduire tous les messages à ces trois types. Donc la hiérarchie des symboles dans la langue permet seulement trois types de messages. Autrement dit, nous pouvons donner des messages épistémologiques, des messages déontologiques et des messages esthétiques. On peut se demander si cela est vrai pour tous les codes, s'il n'y a pas des codes qui peuvent nous donner des messages tout à fait différents, mais nous ne pouvons pas le dire parce que le français ne le permet pas. Peut-être y a-t-il des messages, par exemple en poésie esquimau ou dans les choses qui nous entourent comme le téléphone, qui ne peuvent pas être traduits en français, qui ne sont ni épistémologiques, ni déontologiques, ni esthétiques. Mais le problème ne réside pas seulement là. D'abord prendre la langue comme modèle est dangereux. Si je décris la langue comme un code qui a une hiérarchie de symboles et une structure déterminée par la grammaire, je vais dire qu'une phrase française n'est phrase que si elle obéit à ce critère. Mais si je commence à analyser les phrases de la langue

française, je vais remarquer que la plupart de celles que j'entends et que je dis n'obéissent ni au répertoire ni à la structure de la langue française, qu'elles ne sont donc pas des phrases et qu'elles n'ont aucune signification. On a calculé qu'à peu près 95 % des phrases imprimées et parlées aux Etats-Unis n'ont aucune signification si on les analyse. On peut dire évidemment que c'est l'affaire du communicologue de le découvrir. Mais ce n'est pas tout à fait vrai, parce que la plupart des phrases n'ont pas de sens, car celui qui les émet ne veut pas qu'elles en aient un. Ce sont de fausses communications, des prétentions à la communication, elles sont démagogiques. Avant de prendre la langue comme modèle, il faut montrer que la plupart des phrases de la langue ne sont pas destinées à communiquer, mais qu'elles sont destinées à imiter la communication.

Le deuxième problème est le suivant : il y a des phrases épistémologiques, des phrases impératives et des phrases esthétiques, mais on peut jouer avec un code. Par exemple, je peux faire des phrases apparemment épistémologiques mais en réalité impératives. Je peux dire : « Le coca-cola c'est meilleur ». En réalité ça veut dire : « Bois du coca-cola ». Il faut donc d'abord essayer de trouver la véritable structure de la phrase derrière la phrase apparente avant de pouvoir comparer la langue à d'autres codes.

Il y a d'autres difficultés. Par exemple, vous pouvez remarquer que derrière les phrases de la science, il y a toujours un impératif, donc qu'il n'est pas vrai de dire que la science est libre de valeurs. Il y a toujours une idéologie derrière la science, quant à l'art, c'est encore plus évident. L'art, du moins un certain type d'art, est apparemment exclamatoire, il est un modèle d'une expérience existentielle. Mais si vous l'analysez, il est aussi toujours impératif et un peu épistémologique. Cela veut

dire que si nous appliquons la langue comme modèle, nous avons un modèle très douteux, mais nous n'en avons pas de meilleur.

Maintenant je vais aborder le dernier point. Jusqu'ici je vous ai posé deux types de questions : comment fait-on un code et comment un code est-il structuré ? Donc, pour parler élégamment, je vous ai d'abord présenté des explications diachroniques et génétiques et ensuite des explications synchroniques et structurelles. Je vais à présent changer d'attitude, je vais faire « tomber le masque ». Tout cela, n'était que des bêtises parce que j'ai « chosifié » les codes, comme s'il s'agissait d'objets. En réalité, je suis un code et vous êtes un code, nous représentons quelque chose. En me présentant, j'ai dit quel type de symbole j'étais. J'ai dit : « Je suis professeur ». J'ai honte de l'avoir dit, je ne suis pas seulement moi, je signifie quelque chose d'absent, du moins je l'espère. Alors, si le code n'est plus chosifié, il faut se demander comment il fonctionne parmi les hommes, comment les codes nous font communiquer vraiment et comment ils dressent des barrières entre nous. Je vais trouver que les codes fonctionnent pratiquement de deux façons : comme discours et comme dialogues.

Je vais définir qu'une communication est discursive quand on peut distinguer dans le processus un émetteur et des récepteurs. Maintenant, par exemple, je suis émetteur et vous êtes récepteurs et nous pouvons nous servir de la communication parce que nous participons tous plus ou moins au code qui s'appelle la langue française. L'autre manière, c'est le dialogue et c'est un processus dans lequel je ne peux pas distinguer clairement entre émetteur et récepteur. Vous me direz que la distinction est sans importance mais vous vous trompez, parce qu'elle est fondamentale. Dans le discours une information est transmise de l'émetteur vers le récepteur, ce qui est extrêmement drôle quand on y réfléchit. Il y a une

information dans ma mémoire, cette information sert aussi dans la vôtre et elle continuera dans la mienne. La somme d'informations dans cette salle est plus grande à la fin de cette soirée qu'au début. Nous augmentons l'information dans cette salle. Mais comment pouvons-nous faire cela ? C'est contre la physique. Vous savez très bien que le deuxième principe de la thermodynamique dit que dans tout processus fermé l'information diminue. Nous allons vers la mort thermique qui est la dissolution de toute information dans le monde. Comment pouvons-nous nous opposer à la physique de cette manière ? Je ne peux pas très bien répondre. Evidemment nous ne pouvons pas, parce que nous sommes physiques. L'information en moi diminue parce que je transforme l'énergie en chaleur et cette chaleur n'est plus récupérable. Si elle l'était, on pourrait aller d'ici à Tours, y prendre tout le bruit et toute la chaleur et retourner à Paris sans acheter d'essence, mais nous ne pouvons pas le faire. Cependant nous augmentons tout de même la somme d'informations dans cette salle, je ne sais pas comment, mais je vous dis que c'est notre dignité humaine. C'est pour ça que nous sommes « hommes » : parce que nous crachons au visage de la nature, nous inventons le deuxième principe de la thermodynamique et nous le préservons. La dignité humaine consiste à être négativement entropique, créer l'information, aller contre l'idiotie de la nature. Et je ne sais pas comment nous le faisons, mais je sais que nous le faisons.

Mais c'est l'origine de la vie ?

Pas du tout. Il est vrai qu'apparemment le processus biologique est négativement entropique et les romantiques nous enseignent cela, parce qu'ils nous montrent toujours seulement le bon côté de la question. Ils disent : « Regardez comme c'est beau la vie, ça commence avec une graine et ça finit par la beauté d'un bel arbre » etc... Les romantiques ne parlent jamais de « l'autre côté » qui

est que l'arbre devient mousse, donc qu'il retourne à l'entropie générale et que toute la belle évolution de la vie va finir un beau jour, peut-être dans dix millions d'années et peut-être, si les Russes et les Américains ne sont pas d'accord, dans vingt ans, mais elle va finir. Donc c'est seulement un épicycle négativement entropique sur le grand cycle entropique de la nature. Mais l'esprit humain ce n'est pas ça. Jamais Sophocle ne sera liquidé, l'esprit humain résiste, et l'esprit humain seul, à l'entropisme. C'est un article de foi, vous pouvez ne pas le croire, mais je suis convaincu que l'information augmente grâce au code. Sophocle a codifié quelque chose, il a augmenté l'information dans le monde pour toujours, pas le mammouth ni l'archéoptérix.

Je vous ai montré ce qu'est le discours. Mais le dialogue est encore plus fascinant, parce que dans le dialogue il y a plusieurs personnes qui ont dans leur mémoire des fragments d'information. Par le dialogue ces fragments d'information sont synthétisés par un saut qualitatif en une nouvelle information. C'est extrêmement mystérieux, encore beaucoup plus mystérieux que le discours. Dans le vrai dialogue, les mémoires des participants s'unissent pour créer une nouvelle information. Donc vous pouvez dire que la structure de la communication a le métabolisme suivant : des informations sont créées par le dialogue et transmises discursivement. Ça veut dire que le dialogue est la création d'informations et le discours est la propagation de l'information. Le dialogue peut être interne, je ne veux pas entrer dans ce problème, mais on peut dialoguer dans la solitude. Je vais citer une phrase de Unamuno que j'ai l'habitude de citer et qui illustre bien ce que je vais dire :

*Soledad de soledades, soledad
E perdido de mí mismo la verdad.
La mí voz me vien de fuera. Quien la dá
Quien es él que así me llama ? Diós sabrá.*

Je vais essayer de la traduire, parce qu'elle illustre bien le dialogue interne : «Solitude des solitudes, solitude, j'ai perdu de moi-même la vérité. Ma voix me vient de dehors, qui la donne, qui est celui qui m'appelle ainsi ? Dieu le sait».

Donc il y a plusieurs types de dialogues, mais je voudrais vous rappeler que je peux voir la dynamique de la culture comme des phases «dialogiques» qui créent l'information et des phases discursives qui la propagent. Le dialogue, c'est le moteur. Je ne sais pas si vous connaissez la différence entre ministère et magistère. Le dialogue, c'est le magistère (magisterium dans le sens romain) et le discours c'est le ministère (ministerium), c'est le petit. Comment se présente la situation ? C'est la raison pour laquelle j'ai fait cette conférence et je vais terminer avec cela.

Nous sommes dans un monde discursif, il n'y a que des discours, il n'y a plus de possibilités de dialogues. Je vais vous dire pourquoi. Aujourd'hui, il existe deux types de codes : les codes d'élite et les codes de masse, ce que l'on appelle «élite media» et «mass media». Je viens d'un vernissage, j'ai honte de prononcer ce mot, il est mauvais. C'est un petit groupe d'amis qui parlent entre eux, mais il n'en sort aucune information, parce que ce sont des circuits fermés. Je voudrais dire qu'il y a deux types de dialogues : des circuits ouverts et des circuits fermés. Il y a les grands canaux de communication de masse qui sont discursifs. Par exemple, le fabricant de ma pipe : qu'il m'impose le discours de cette pipe et il m'est impossible d'y répondre parce que je n'ai pas accès aux codes qui l'ont élaboré. Ceci veut dire que nous en sommes à un moment de l'histoire où les informations sont ainsi (je ne veux pas analyser comment, c'est un autre problème), mais où on ne crée plus de nouvelles informations. Apparemment, c'est le contraire de la vérité. Apparemment la science progresse, il y a

toujours de nouveaux mouvements artistiques, il y a de nouvelles philosophies, mais en vérité (je n'ai malheureusement pas assez de temps pour le prouver) il n'y a plus de nouvelles informations, parce que tout discours devient totalitaire. Au bout d'un certain temps, les discours gouvernent. Voilà pourquoi il faut faire ce que je vous propose de faire. Nous sommes dans une situation culturelle qui nous détermine et qui nous détermine par des discours. Nous ne pouvons pas réagir par des dialogues à ces discours. Le moment de la politique est fini. La politique, c'est le dialogue. A mon avis il n'y a qu'une seule possibilité de réagir à cette tendance de nous chosifier, c'est de prendre nos distances par rapport à notre situation et d'analyser les codes qui nous conditionnent. Evidemment, ces sciences : la théorie de la communication, la théorie des codes, la théorie de l'information, la théorie des jeux sont des sciences, mais elles ne sont pas des sciences comme l'était la physique. Elles ne chosifient pas, elles ne sont pas objectives.

A mon avis (c'est peut-être nouveau pour vous en France, mais je ne le sens pas en France comme je le sens chez nous), pour faire des sciences comme celles-là il n'est pas nécessaire d'être académicien, théoricien ou mathématicien, mais il faut s'y mettre, il faut également s'engager avec son sang et ses entrailles. Il faut s'y mettre existentiellement. Il faut se lancer parce que nous sommes, je crois, dans une situation critique.

Et maintenant je suis à votre disposition ; s'il vous plaît, attaquez-moi et discutez avec moi. Je sais que j'ai dit beaucoup de bêtises, je vais essayer de les défendre.

Et si les choses se passaient autrement, si au travers de ces systèmes de lecture que vous avez définis, il restait encore – on disait jadis qu'il y avait sur les planisphères des blancs, des lieux inexplorés, des espèces de choses

où l'on mettait les fantômes du monde – donc s'il restait encore, en dehors des systèmes des codes, et dans d'autres formes de langage qui ne portent pas le nom de langage, des lieux ouverts, une plage, dont vous nous avez d'ailleurs donné un témoignage ? Ainsi ne suis-je pas convaincu que vous nous ayez communiqué uniquement parce que vous nous avez dit directement. Par contre j'ai été très intéressé par la phase, je dirais théâtrale, de votre personnage ; et si c'était par là même, une espèce de plage dans laquelle on peut mettre autre chose que ce qui est dit d'une façon langagière comme une suprême ouverture, vers l'informulé, je ne sais pas, l'ambiguïté peut-être ?

Je voudrais prendre ça très au sérieux et vous rappeler comment j'ai commencé. J'ai dit que je ne croyais pas qu'on pouvait lire la nature, je crois qu'on peut lire la culture parce que la culture est faite par les hommes et les hommes veulent donner des significations. La nature n'est pas faite par les hommes, donc elle ne peut pas être lue. Peut-être y a-t-il encore des îles naturelles en nous, qui ne sont pas lisibles.

Ensuite, vous avez dit que je vous ai communiqué des choses pas seulement par le français, mais aussi par ma présence. Cela veut dire que j'ai utilisé consciemment, semi-consciemment ou inconsciemment une série de codes que nous partageons : les codes de gestes, les codes d'inflexion de la voix. Si je dis lire ou décodifier, je l'entends avec une grande amplitude. J'ai parlé de la langue et j'ai parlé comme si je ne connaissais pas la force de la langue ; si un jour je faisais un livre sur les mots je serais beaucoup plus radical que votre Sartre. Parce qu'un mot, ce n'est pas seulement un symbole sémantique, il a un secret, beaucoup de dimensions. Par exemple vous savez qu'en Inde, on analyse ce que l'on appelle les yapas des mots. Il y a une aura sacrée dans les mots. L'exemple qu'on donne en Inde, c'est la phrase Om ! mani

pad-me Hum. *Donc je crois que chaque mot en a et c'est lisible parce que c'est humain. Je ne sais pas si je vous ai bien répondu. Je crois qu'on peut lire tout ce qui est culturel, on ne peut rien lire de ce qui n'est pas culturel.*

... La nature non culturelle n'existe pas !

Evidemment, c'est là le problème. Je ne sais pas si elle existe. Regardez, rappelez-vous comment j'ai commencé, je voulais dire exactement la même chose que vous. Je voulais dire que la nature est toute culturelle, que les arbres qui nous entourent étaient plantés par l'homme, que les arbres sont des produits qui servent à alimenter la Suisse en dollars... Mais, voyez-vous il pleut. Comment expliquez-vous la pluie qui tombait avant la conférence ? Un phénomène culturel ? Vous auriez beaucoup de difficultés à le définir comme tel. Mais ça n'est pas culturel, ça va contre les propos mêmes de l'establishment de Paris. Ça ne va peut-être pas durer, mais pour le moment il pleut encore naturellement.

Culturel, ça n'est pas fabriqué.

Définissez-moi culturel.

En désignant la pluie de cette façon, on l'a culturalisée.

Pas du tout, je ne suis pas du tout d'accord. Je voudrais vous répéter ma proposition de définition de la culture. La culture a une dimension déontologique, elle est comme elle doit être, du point de vue de quelqu'un. La nature est tout à fait neutre éthiquement. Elle n'est ni bonne, ni mauvaise. Donc la différence entre nature et culture ne peut être une différence épistémologique, elle doit être nécessairement une différence morale.

Ce n'est pas très satisfaisant...

Non, alors rappelez-vous Platon. Je crois qu'il nous l'a très bien montré. Je voudrais entrer dans le détail parce que c'est fondamental. Je suis parti du principe que nous sommes maintenant conditionnés par la culture et non par la nature. Cette définition sert de base à ce que je dis. Si vous reprenez ce que dit Platon : nous nous trouvons entre deux mondes. L'anthropologie platonicienne était une théorie de la communication. Platon dit que l'homme est un être entre deux mondes : la «physis», donc la totalité de celui qui simplement est, et le «topos uranicos» qui est le territoire des modèles. Alors l'homme a devant lui les phénomènes et derrière lui les modèles. D'une main il peut prendre les modèles, de l'autre les phénomènes. Il peut les joindre et le résultat c'est la culture. C'est tout à fait marxiste aussi, c'est la dialectique du travail. Donc la culture est le résultat de la coïncidence d'un modèle et d'un phénomène, donc de quelque chose qui est et de quelque chose qui doit être. C'est ce que veut dire le mot travail. Travailler c'est valoriser ce qui est. Donc si la culture est le résultat du travail, elle est un phénomène moral. Vous ne pouvez pas y échapper. La pluie qui est tombée il y a deux heures, ce n'était pas pour moi un phénomène moral, donc c'était un phénomène naturel.

Il me semble que la pluie qui est tombée tout à l'heure, dans la mesure où elle nous conditionnait, est effectivement un phénomène culturel. Ce n'est pas le phénomène pluie qui effectivement nous conditionnait, mais le fait que les gens ne pouvaient pas venir ou arrivaient en retard.

Evidemment, vous avez tout à fait raison, c'est en quoi l'on peut dire que la nature conditionne encore, à un

certain degré, la culture. C'est curieux parce que je voulais le nier.

Je donne un sens à la pluie, et je la culturalise effectivement.

Evidemment, je ne peux pas expérimenter la nature directement, il y a toujours une médiation culturelle. Je ne suis jamais devant la nature. Je la vois seulement à travers la médiation culturelle. Mais elle m'apparaît à travers cette médiation, en termes de nature. La pluie ce n'est pas la même chose que la foudre qui tombe. Il y a là une différence et je peux la constater à travers les canaux culturels. C'est un point de vue que je ne voulais pas défendre. Je voulais dire que la nature n'a aucune influence réelle aujourd'hui. Mais j'ai accepté la pluie comme une évidence. Aujourd'hui chez nous on parle beaucoup de la dignité humaine en luttant contre la nature. On dit toujours que les Européens ne nous comprennent pas parce qu'ils sont conditionnés par la culture, donc que leur problème est toujours un problème d'ordre moral et politique, tandis que chez nous, le problème de base est toujours un problème naturel: il ne s'agit pas de combattre les hommes, il s'agit de combattre la nature. J'essaie de montrer chez nous que c'est faux, mais ici au contraire je dois admettre que vous aussi vous exagérez !

Mais vous savez qu'il existe un code météorologique !

Oui, je comprends ce que vous voulez dire, mais il n'est pas encore assez puissant. Peut-être est-ce une question d'années, mais pour le moment il faut admettre que la nature existe encore un peu, même à Paris.

Si vous avez survolé la France, vous avez vu que c'était un jardin, on ne voit que des petits carrés verts...

Mais si on prend le cas du Brésil, ma thèse est que c'est aussi culturel. C'est seulement négativement culturel. C'est un non-jardin parce qu'on pouvait faire des jardins et qu'on ne les a pas faits. C'est donc «culture» dans un sens négatif. C'est toujours mon argument. Je prétends qu'il est faux de dire que l'ennemi des pauvres au Nord-Est n'est pas le seigneur de la terre, mais que ce sont les bactéries, en fait c'est négativement la responsabilité de la culture. On peut donc dire qu'il n'y a pas de nature, il y a une culture négative. Il faut admettre que ce n'est pas toujours vrai. L'Amazone est tout de même une rivière à peu près naturelle, ne soyons pas trop radicaux.

Quand vous avez dit tout à l'heure que finalement la lune était un phénomène, j'ai trouvé ça un peu bref et j'attendais la suite.

Par exemple : on dit toujours que nous sommes arrivés sur la lune. Ce n'est pas vrai, ce sont les Américains et les Russes qui sont arrivés sur la lune, pas nous. Au moment où les Américains et les Russes sont arrivés sur la lune, elle est devenue une plate-forme.

Alors, elle a existé parce qu'un Américain a mis son pied dessus ? Non, elle a existé autrement ?

Non, elle a été cultivée, elle a été transformée en culture.

Mais bien avant, ne serait-ce que d'un point de vue esthétique, ne serait-ce que par toute une littérature...

Oui, mais il y a des degrés. Il est vrai que la lune a toujours été un symbole, admettons, de chasteté. Quand c'était un symbole elle faisait partie d'un code culturel. Mais elle avait aussi une dimension naturelle. Elle était

une donnée. Pour parler dans la tradition, la nature est donnée et la culture est faite. Mais la lune maintenant est tout à fait faite, elle a un certain but, celui d'aller sur Mars. C'est la fonction de la lune et si vous êtes poète, si vous chantez la lune sans la considérer comme une plate-forme, alors vous êtes réactionnaire. Et ça c'est un fait, vous ne pouvez pas le changer. Et ce qui est drôle c'est que ce n'est pas vous ni moi qui êtes allé là-bas, c'est un Américain.

Je ne sais pas si c'est très convaincant. Il y a encore des gens qui parlent de la lune comme d'une banquise, par exemple, en Argentine. Le fait qu'elle soit maintenant une plate-forme ne change pas grand chose. Les signes du zodiaque, forment un univers tout en entier qui a son existence. La lune est une plate-forme mais c'est aussi, comme vous l'avez dit tout à l'heure, un certain nombre de nouveaux problèmes naturels posés. Ça a posé plus de problèmes par rapport à la nature de la lune que ça n'en a résolu.

Vous avez posé un autre problème : c'est que si la nature n'existait plus nous n'aurions plus de futur, parce que le futur c'est le fond des problèmes. Nous pouvons ne pas tenir compte des problèmes, nous pouvons ne tenir aucun compte de la nature. Nous pouvons dire que les signes du zodiaque sont des espèces de lignes plus lointaines et comme en principe les Américains ont déjà pénétré le zodiaque, il n'y a pas de problème naturel, donc pas de futur. C'est la thèse de certains freaks américains. C'est un problème, vous avez raison. La nature peut être définie comme futur et la culture comme passé. C'est une contribution à votre intervention. Si vous êtes un peu heideggerien, le passé est méprisable. On méprise la culture et la nature est aventure. S'il n'y a pas de nature on méprise tout.

Vous donnez l'impression que chaque chose apprivoisée est d'une certaine façon instituée. Quand vous apprivoisez la lune, elle est une plate-forme, elle est déjà enregistrée, elle est codifiée d'une certaine façon, elle est finie sur un autre plan. C'est l'histoire du diable, le jour où vous l'attraperez par la queue, vous l'enfermerez dans une cage, est-ce qu'il n'existera plus ? Je crois que c'est très dangereux.

Oui, j'admets que ce problème existe. Vous avez dit : par la queue, vous avez tout à fait raison parce que la culture a une façon de redevenir nature. Vous pourriez peut-être dire : non, vous vous trompez, le téléphone, c'est notre nature. Le fait que le central téléphonique ne fonctionne jamais est un fait naturel. Le fait qu'il n'y ait pas de taxis à São Paulo ou à Paris quand il pleut, c'est une loi de la nature. On peut dire que les taxis et la pluie sont inversement proportionnels et ce sera une nouvelle loi de la nature. Vous avez tout à fait raison, c'est diabolique, parce qu'on ne peut s'engager à rien.

Vous m'avez fait un peu peur quand vous avez parlé de décodifier Dieu et de tomber sur le vide... et j'ai l'impression que tout ce qu'on décodifie de cette manière devient vide. Comme tout à l'heure vous nous disiez qu'une conversation sonne le creux, et bien j'ai un peu peur de la même chose : à force de décodifier les codes, on va se retrouver sans code du tout.

La seule manière d'arriver à un mysticisme légitime, c'est par la logique.

Il y a autre chose qui m'inquiétait. Vous avez dit : «les codes ne sont pas, ne peuvent pas être un produit de conventions...».

Je n'ai pas dit cela, j'ai lancé le problème, je ne sais pas. Ils doivent être conventionnés, ils peuvent ne pas l'être.

D'autre part ils ne sont pas non plus, si j'ai bien compris, une émergence de l'activité sociale de l'homme. Alors, je ne vois pas très bien...

Ni moi. Je crois qu'on n'a même pas commencé à entrevoir le problème. Je voulais vous le présenter comme il se pose aujourd'hui, sans qu'il soit même bien formulé. Nous voyons les codes autour de nous, nous ne savons pas encore comment commencer à les rechercher, on ne sait pas encore comment ! Alors je voulais vous montrer cette face de Dieu, que les codes doivent être soumis à une convention pour être codes, ou peuvent ne pas l'être.

Vous m'avez fait aussi un peu peur quand vous avez dit qu'à partir du moment où on savait comment étaient faits les codes, qu'on les comprenait, on arrivait à la poésie. La poésie pour moi c'est le contraire, c'est un peu l'intuition de la réalité qui n'est encore pas du tout codifiée.

Je ne sais pas si vous l'avez remarqué, mais j'ai remis en question la réalité. Si vous analysez les codes, les problèmes du réalisme et de l'idéalisme se présentent sous un nouvel éclairage. L'idéalisme dit : les codes projettent la réalité. Le réalisme dit : les codes reflètent la réalité. L'analyse des codes, elle, est autre. Le code ne reflète pas la réalité — Je vous l'ai montré avec l'exemple de la chimie — et il ne projette pas la réalité. Il y a une relation entre réalité et code qui est tout à fait impénétrable, mystérieuse, je n'en sais rien. Mais je sais que l'idéalisme et le réalisme se trompent.

En linguistique, on dit qu'il y a le référend et qu'il y a le signifié et on différencie les choses. Alors à propos de la chimie si NaCl désigne une certaine forme cristalline de sodium, de chlore ça ne change absolument rien au réseau cubique, ni à la grosseur des atomes, ni au nombre d'électrons ; cela a un signifié qui n'est pas la réalité. Dans ce cas, si on le traduit, on traduira le signifié, on ne traduira rien contre la réalité.

Alors, pour vous, ça n'a aucun rapport avec la réalité ?

Absolument. C'est une restriction.

Dans ma définition, l'univers de la chimie est composé de situations qu'on sait signifiées par cette phrase. Je ne sais pas si je suis clair. Ce code chimique a un certain nombre de significations et ce nombre s'appelle l'univers de ce code. J'ai défini l'univers comme ça pour éviter le problème de la réalité.

Il y a un autre problème : vous avez dit tout à l'heure qu'il était impossible de dire certaines choses en français. Ça semble plausible mais si le code est suffisamment long, on peut dire n'importe quoi.

Je crois que cette affirmation est une affirmation fausse. Il est vrai que peut-être la compétence de la langue française est nombrable et qu'elle est ouverte. En ce sens là elle n'a pas de limites, mais elle est limitée dans le temps parce que le nombre en français par un fait extraordinaire, est un nombre fini et, pour être compétente, elle ne peut pas inclure les autres compétences. Pour qu'un jeu soit un jeu il doit avoir un nombre limité de pièces et un nombre limité de règles parce que si tout phénomène fait partie de ce jeu, ce n'est pas un jeu. Toute règle peut faire partie du jeu, le jeu n'est pas

règle. Une compétence illimitée serait une incompétence. Donc, pour que le français soit compétent, il faut qu'il y ait des choses qui soient hors de sa compétence.

Tout dépend de l'endroit où l'on place la compétence. Si on définit uniquement la langue française comme des règles entre les éléments de l'expression qui n'ont rien à voir avec le contenu, la compétence n'est pas limitée sur son contenu, elle est limitée sur son expression. Ce n'est pas gênant.

Non, mais elle est limitée des deux côtés, par la structure et par le répertoire. Il y a des significations d'autres jeux qui ne font pas partie de la langue française. Et il y a des règles d'autres jeux qui ne font pas partie des règles françaises. En français, vous ne pouvez pas utiliser des significations de symboles appartenant à d'autres codes, parce que si vous le pouviez, ce ne serait plus un code. Je crois que vous connaissez la théorie des jeux. Si vous pouviez faire n'importe quel mouvement en français, ce ne serait pas un jeu.

C'est ce que j'ai dit tout à l'heure : on ne peut pas faire n'importe quoi sur la forme d'expression. On ne touche pas, à ce moment-là, au niveau du contenu.

Le français est limité dans les deux sens, dans le sens syntaxique et dans le sens sémantique. Il est limité dans le sens syntaxique par sa structure et dans le sens sémantique par son répertoire. S'il n'était pas limité, ce ne serait pas une langue. Elle ne fonctionnerait pas, elle serait incompétente. Si vous pouvez dire n'importe quoi, vous ne pouvez rien dire... Je n'ai pas dit que la langue française était illimitée, dans un certain sens elle est illimitée, mais elle n'est pas toujours compétente.

Elle peut s'enrichir à partir du moment où il y a une ouverture.

... Evidemment, vous connaissez la différence entre les systèmes ouverts et les systèmes fermés. On sait qu'un système ouvert n'a pas de limites, mais ça ne veut pas dire qu'il soit infini, il est fini. Cela veut dire qu'il y a des choses qui sont en dehors du français sémantiquement et syntaxiquement. Et si vous traduisez cela dans un autre langage, que vous prenez tous ces types de symboles et que vous appelez cela l'intellect humain, vous pouvez dire que la compétence de l'intellect humain n'est pas limitée, dans ce sens qu'on ne peut pas toujours avancer. Les anti-intellectualistes se trompent dans ce sens. L'intellect peut toujours avancer, mais d'un autre côté il y aura toujours des territoires qui ne seront pas envahis par l'intellect. L'intellect ne peut pas tout codifier. Vous pouvez peut-être dire que parmi les choses ignorées, il y a des codes non intellectuels qui peuvent les capter et qu'il y a une nouvelle règle entre les codes. Il y a des choses que vous pouvez dire en anglais et en français, et des choses que vous ne pouvez dire ni en anglais ni en français. C'est en partie vrai et si ça ne l'était pas, les codes ouverts n'assimileraient pas ainsi les éléments des autres codes. Des codes aussi semblables que le français et l'anglais donnent parfois un résultat comme le franglais. C'est un problème fondamental. Si on considère par exemple le mouvement de la nouvelle gauche, qu'est-ce que c'est ? C'est une tentative du marxisme d'aborder des éléments du code psychanalytique. Qu'est-ce que Marcuse, sinon cela ? C'est la preuve qu'il y a une limitation dans les codes. Cela me semble évident, mais encore plus compliqué parce que l'on se demande ensuite si l'on a assimilé quel était le métacode. Je ne suis pas assez entré dans le détail du problème du métacode. Vous pouvez assimiler les deux

formes : les mots anglais au français et les mots français à l'anglais ; où est la limite ? Vous pouvez assimiler le marxisme au freudisme ou le freudisme au marxisme mais où est la limite ? Je vais vous donner un exemple. Si je dis « en anglais le chien s'appelle dog », j'ai assimilé quelque chose d'anglais en français ; mais si je dis « in english chien is called dog », vous voyez que c'est très difficile de faire la distinction entre hiérarchies. C'est un problème existentiel, je ne sais pas si vous vous en rendez compte.

Dans les deux exemples que vous nous citez, il n'y a pas assimilation.

Ah si, il y en a une parce qu'on peut les quantifier. Si vous dites « en anglais chien s'appelle dog », le mot dog devient un mot français, parce que vous l'avez défini comme tel, en tant que terme du code français ; donc dog est maintenant un synonyme de chien. Si vous dites en anglais, « le chien is called dog », vous avez déjà un problème et c'est un problème quantitatif. Je pourrais vous le démontrer mathématiquement, il y a un moment critique où il y a d'un côté un bruit qui devient redondant et d'un autre côté cette redondance devient bruit, vous connaissez certainement cette structure. Quand ces sons changent vous n'avez plus une chanson française, mais une chanson anglaise. Et c'est très drôle parce que cela ressemble à un aspect de l'effet Doppler : le moment où le bruit de la voiture tombe, vous comprenez ce que je veux dire... si vous utilisez cela pour un code moral, religieux ou politique, c'est un problème quantifiable.

Qu'il soit quantifiable dans le sens de passage d'une phrase à l'autre, ça ne veut pas dire qu'il n'y a plus d'ampleur de son.

Non, ça veut dire que tout à coup et sans que vous vous en soyez rendu compte, vous êtes passés d'une mesure à l'autre. Ça veut dire que vous assimilez. Par exemple je crois que c'est le thème du Vatican actuellement : le catholicisme est un système ouvert. Il peut assimiler des éléments reçus. Mais il se peut qu'à un certain moment quelqu'un au Vatican se rende compte que la structure change, c'est-à-dire que rien ne va plus avec des bruits catholiques.

Vous voyez que ça peut devenir un problème extrêmement grave pour les dominicains au Brésil et ils en discutent violemment entre eux parce qu'ils se demandent si leur engagement politique n'est pas, sans qu'ils s'en rendent compte, un saut de structures. Peut-être que pour eux, maintenant que le marxisme devient le métacode, cette question devient une question de conscience immédiate. Vous devez avoir chez vous des problèmes semblables. Imaginez que vous êtes un artiste engagé, quest-ce que cela veut dire ? Vous prenez un code artistique et vous assimilez le maximum de bruits éthiques. Mais il se peut que les choses changent tout d'un coup et que vous deveniez un propagateur politique qui utilise l'art comme objet. C'est un problème existentiel. C'est par exemple en science, le problème de Oppenheimer. Si vous le formalisez, vous arrivez à constater que pour Oppenheimer la physique était la métastructure, le métacode, et la politique le code objet. Et tout d'un coup, sans qu'il s'en soit rendu compte, cela l'a tué. Je vous recommande de lire Le Cas Oppenheimer d'Arthur Miller, c'est très bien analysé, même sans être technique, parce que le problème de la conscience devient un problème de codification. Je ne sais pas si vous me suivez. On peut le formaliser. On peut définir la mémoire comme le lieu géométrique de la compétence du code. Prenez par exemple la mémoire d'un ordinateur commandeur. Vous avez programmé l'ordinateur avec diverses com-

pétences. Vous faites combiner ces compétences, vous considérez la mémoire comme la méta compétence de ces compétences et vous les combinez. Tout d'un coup les compétences changent de fonction. La compétence qui était la méta compétence de la première devient la compétence-objet. Et l'ordinateur vous indiquera des résultats tout à fait différents. Alors prenez maintenant le modèle de la conscience humaine. Le problème de la décision devient un problème de la hiérarchie des compétences.

Est-ce qu'on ne pourrait pas avoir une autre théorie dont vous allez faire un abominable procès. Je m'exprime avec des exemples : premièrement, une affiche qui me dit : « Achetez une automobile ». Je connais le sens exact du message, la preuve, il y a des statistiques de vente, la chose fonctionne. Est-ce qu'il n'y a pas à un autre niveau certaines œuvres qui résistent à l'analyse ? Je pense par exemple à La Joconde, je ne sais pas lire et je n'ai pas de moyens de contrôle.

Je crois que j'ai déjà répondu à ça. Vous parlez de la dénotation et de la connotation. Vous dites : je ne peux pas lire La Joconde parce qu'aucune interprétation ne s'adapte à La Joconde. Je ne sais pas si c'est un très bon exemple, mais c'est très connotatif.

C'est tellement connotatif que je ne sais pas du tout ce que cela veut dire !

Ce n'est pas vrai de dire je ne sais pas du tout. Dans un certain éventail qui m'a été donné, j'ai la liberté de dire n'importe quoi. En dehors de ce paramètre, je ne peux pas le dire. Alors je peux dire par exemple que La Joconde sourit parce qu'elle a pris les pilules du Dr Ross. Mais je ne peux pas dire qu'elle pleure !

La Joconde est un symbole ou une série de symboles hautement connotatifs. Ça veut dire que j'ai un grand paramètre d'interprétations qui sont toutes équivalentes. Il y a des interprétations qui ne sont pas permises par La Joconde. Dans ce cas, il y a un paramètre d'interprétation qui est très grand, des connotations beaucoup plus grandes, par exemple la première phrase de la Bible. Vous savez que, sur cette première phrase de la Bible, on peut faire des commentaires pendant des jours et des jours sans jamais arriver à l'expliquer. Vous connaissez, sans doute un livre de Misch : Les mots d'origine, où il dit qu'il y a quatre mots à l'origine de l'humanité qu'on ne peut jamais interpréter jusqu'à la fin, tant ils sont connotatifs :

- le premier, c'est « Tao » ;*
- le deuxième, c'est « toi tu es ça » (tat tvam asi) ;*
- le troisième, c'est « gnôti seauton » ;*
- et le quatrième, c'est « je suis Jéhovah, ton seigneur » ;*

et la thèse de Misch, c'est que toute la culture humaine est l'interprétation dans divers sens de ces mots-origine. Ça ne veut pas dire que tout est permis, et y a un énorme paramètre d'interprétabilité, et c'est peut-être ça qu'on appelle le sacré. C'est peut-être pour ça que le mot Jéhovah est sacré, mais ça ne veut pas dire qu'il signifie absolument tout et c'est de nouveau votre problème. Il a une signification illimitée, mais pas infinie. Vous pouvez toujours dire quelque chose, mais vous ne pouvez pas dire n'importe quelle chose. Comprenez-vous ce que je veux dire ? Je suis heureux de m'être souvenu de ce livre que je recommande à tous parce qu'il est excellent. Je ne sais pas s'il existe en français. En allemand il s'appelle Urworte.

Il part de l'idée qu'au VIIe siècle avant Jésus-Christ il y a eu une rupture dans la culture dans le monde entier. C'est la thèse de Jaspers qui peut être expliquée par diverses causes. On peut dire par exemple que c'est l'épo-

que où la colonisation commence à fonctionner si on veut être marxiste, mais on peut aussi l'expliquer catholiquement, ou psychologiquement. Il y a ce fait curieux qu'au VIIe siècle avant Jésus-Christ quelque chose s'est produit, il y a eu une reformulation de la pensée et de l'activité humaines. C'était peut-être la dernière, peut-être y en a-t-il eu une avant celle-là. A ce moment-là sont sortis ces quatre mots en Chine, en Inde, en Palestine et en Grèce, et peut-être ailleurs, mais nous ne connaissons que ces quatre mots. Misch dit qu'on peut analyser tous les messages de notre culture comme variation d'interprétation de ces quatre mots. C'est une thèse curieuse.

Messieurs, je crois que vous commencez à être fatigués. Je vous remercie énormément, c'était un plaisir pour moi.

Vilém Flusser est professeur de communicologie à l'Université de São Paulo au Brésil et membre de l'Institut Brésilien de Philosophie.

Il est l'auteur de nombreux ouvrages et articles parmi lesquels :

La force du quotidien, ed. Mame, 1973

Da religiosidade, Com. Est. Lita SP, 1969

Historia do Diabo, Martins, 1967

Filosofia da linguagem, ITA, 1966, *Lingua e Realidade*, Herber, 1965

Le texte qui est publié dans sa forme parlée ici est celui d'une conférence qu'il donna dans le cadre du Centre de Formation Permanente pour les Arts Plastiques à l'Institut de l'Environnement le 3 mai 1973.